

## Les pronoms personnels

S'il fallait que nous sachions par avance ce que chaque fois nous nous apprêtons à dire, à répéter, nous n'écririons pas une seule ligne de toute notre existence.

Alors nous improvisons. Nous nous rendons simplement disponibles. Nous laissons couler quelques mots sur la page blanche comme coule la vie sur le blanc infini, comme elle le strie, le bariole, le marque au fer rouge et nous forge une mémoire apparente de certains lieux, de certaines odeurs, de quelques couleurs, mais, surtout, de quelques êtres particulièrement attachants qui continuent de nous habiter les heures de solitude venues.



Nous sommes devenus, sans trop nous en rendre compte, la page à lire et à comprendre, l'humble feuillet ou le volumineux roman. Et il arrive que le propos nous demeure indéchiffrable. Nous devons travailler la matière qui se présente à nous, la saisir à pleines mains, la tâter, la modeler, la sculpter jusqu'à ce qu'elle exsude un sens que nous soyons en mesure d'appréhender. Nous voici bientôt coincés dans un trip de tête alors que nous ne cherchions pourtant qu'à exister.



Nous nous apprêtons à écrire une chanson et nous constatons que nous n'avons plus au bout du Bic que de la prose enfumée, nostalgique de combien de petits paradis perdus. C.L.N. C'est la nuit. Dans un bar clandestin. À quatre heures. Les voyages, la jeunesse, l'amitié, les amours nous remontent en mémoire.

Un flot terrible gronde de tout là-bas, comme le font les océans, de lame en lame, d'une vague à l'autre, d'une marée à une autre. Une immense pulsation nous secoue, devant un verre, dans un bar clandestin. À quatre heures. C'est la nuit.

Une fille fantastique. Une sacrée belle gosse, la vie. Taquine et rieuse.

Et les camps, les colonies modernes et les ex-colonies. La misère morale et physique que nous nous infligeons.

Un jeune homme. Une main de mécano au bas-ventre. Une rivière cristalline. Une forêt de symboles.

Le désir. La passion. De l'huile sur le feu. L'entêtement tourmenté.

Des mots doux, des mots creux, des mots ronds, des mots durs... des maux. La douleur, la violence, l'ennui et la mort. Que nous ponctuons comme cela, ici et maintenant. Parce que nous nous efforçons d'écrire le non-dit et l'indicible. Le non-révéle qui, au recto des pages du manuscrit d'un autre, s'écrit à l'envers et à rebrousse-temps.

Ils meurent. Bouddha avec la Mère.  
Jésus avec Madeleine. Mahomet et  
Mozart. Gandhi avec Sand, Phillip K.  
Dick, Romain Gary, Léo Ferré. Ils  
disparaissent. Ils s'effacent. Ils partent.  
Quel exemple!



Dans une seule année Yves Navarre, Sue Rodriguez, Jean Sablon, Ionesco, qu'on peut nommer par son seul nom de famille, Eddie Creatchman, «qui a animé les belles heures de la lutte montréalaise», Kurt Cobain, Jean Carmet, Robert Doisneau, Jacqueline Bouvier Kennedy Onassis, Dyne Mousseau et sa voix unique, Roger Lebel, Madeleine Renaud, James Clavell, Burt Lancaster, Gérard Godin avec son désir ardent du pays, Paul Brunelle et son «vieux rocher blanc», Jerry Rubin et la volonté de présenter un vrai cochon pur porc à la présidence des États-Unis d'Amérique.

Combien et combien d'autres? Ils nous laissent, pantelant, avec notre désir d'éternité. C'est la nuit. Et nous vidons un verre. Dans un bar clandestin. À quatre heures.

La bière est âcre-douce à nos palais. C'est la nuit.



Nous voyons dorénavant d'une autre voyance.

De petits rimbauds prétentieux sucent leur moelle à des verlaines tristes et défaits. D'intransigeantes salomés demandent des têtes et les obtiennent tandis que des jean-le-baptiste tombent. Ça guillotine à l'aise. Une minute chute à l'horloge et j'avale une autre gorgée de bière blonde et mousseuse. Je veux bien que tu me blesses un peu. Mais pas trop. Sans excès.



Tu te lèves. Il est tard. L'aube point quelque part à une fenêtre fictive. Tu ouvres la bouche et tu étends les bras d'un même mouvement douloureux et précis, comme pour avaler l'air et embrasser le monde. Tes mains hagardes scient un moment les volutes de fumée, tu échappes un son «Ah!» et tu tombes.

Il te regarde. Il observe. Il lit toute la scène en pensant à autre chose : demain, maintenant, jadis; son papa, sa maman, son CD-ROM, son décodeur en panne; ou encore à la raideur cadavérique des bigoudis de sa partenaire, à cette tête sur son épaule qui le heurte et à ces yeux mi-ouverts qui te lisent en même temps que lui. Il soupire, referme et dépose le livre. Tout cela l'ennuie. Il éteint la lampe de chevet, repousse madame en ayant l'air de la cajoler, s'allonge, s'étire et s'endort pour, dernier de tes lecteurs, ne plus jamais se réveiller.

J'avale une gorgée. Ils s'entretuent quelque part.



Vous vous apprêtez à quitter le bar. Le barman vous salue et vous sourit. Elle est seule à sa table. Vous croisez son regard. Vous hésitez un moment et puis vous pas vous guident vers la sortie. On se bat quelque part. Vous voyez bien la scène, en Tchétchénie.

Vous sortez dans l'aube blafarde. Il fait froid. C'est la nuit. La femme s'effondre. Nous nous groupons autour de sa table. Elle geint. Agenouillés près d'elle, nous l'imitons. Ils nous regardent et nous les observons. Vous êtes seul. Au matin. Dans votre propre lit. La vie vous pèse. Vous avez trop longuement dormi.

*Extrait de Journal d'un album (Sentences suspendues).*

© Jean-Marc Cormier, Ottawa, 1995. Droits réservés pour tous pays.